Le Livre de la rentrée

LUC CHOMARAT

la manufacture de livres

"Chomarat est un génie"

Transfuge

Le Livre de la rentrée

DU MÊME AUTEUR

La Folle du roi
Fleuve noir, 1982

Le Zen de nos grands-mères
Seuil, 2008

La Publicité
PUF, « Que sais-je », 2013

L'Espion qui venait du livre
Rivages/Noir, 2014
La Manufacture de livres 2022

Un trou dans la toile
Rivages/Noir, 2016
Grand Prix de Littérature policière

Les Dix Meilleurs Films de tous les temps
Marest, 2017

Le Polar de l'été
La Manufacture de livres, 2017

Un petit chef-d'œuvre de littérature
Marest, 2018

Le Dernier Thriller norvégien
La Manufacture de livres, 2019

Le Fils du professeur
La Manufacture de livres, 2021

L'Invention du cinéma
Marest, 2022
Prix Transfuge 2022

Luc Chomarat

Le Livre de la rentrée

roman

la manufacture de livres

ISBN 978-2-38553-006-8

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Efforce-toi de ne pas être de ton temps.

Lichtenberg

À ma femme

Delafeuille tomba immédiatement sous le charme de Delphine. Sa haute silhouette, son élégance, la vivacité de sa démarche, une certaine gaucherie préservée, ce sourire solaire et désarmant, elle était bien telle que Luc l'avait décrite : une femme unique, comme on n'en rencontre qu'une seule fois dans une vie, ou, ainsi qu'il l'avait précisé, comme il n'en existe qu'en littérature.

– Bonjour. Je suis Delphine.

– Oui, j'avais deviné.

Malgré lui il s'inclina légèrement. Depuis l'arrivée du Covid en Occident on n'avait plus à poser la question de rigueur : « On s'embrasse ? » On ne s'embrassait plus. On ne se serrait plus la main, et quant à singer ces gestes des jeunes générations, il n'en était pas question.

– Luc est en plein travail. Vous le connaissez, il est hors d'atteinte dans ces moments-là. J'ai proposé de venir vous chercher. Il ne l'aurait pas demandé, mais j'ai bien vu qu'il était soulagé.

Il rit avec elle. Il se sentit immédiatement à l'aise, et remercia le ciel de cette aubaine. Il n'était en général pas à l'aise avec les femmes, et moins encore avec les femmes des autres. Surtout,

combien de fois avait-il perdu un ami, parce que celui-ci avait décidé de convoler avec une créature objectivement insupportable ?

– Je suis garée là-bas. Voulez-vous que je vous aide ?

– Non, ça va, dit Delafeuille en balançant son sac sur son épaule. Je suis un vieux monsieur, mais pas encore tout à fait impotent.

– Je vous ai vexé.

– Pas du tout. Nous avons le même âge, Luc et moi, vous savez. Ou vous aurait-il menti sur ce point ?

À nouveau, il rit avec elle. Ils sortirent de la gare. Le soleil était encore haut, c'était presque l'été indien, ici dans le Sud-Ouest. La petite valise à roulettes de Delafeuille faisait un bruit infernal sur le bitume, qui lui fit prendre conscience du silence qui régnait à Farsac. Que disait encore son guide ? Mille cinq cents habitants, quelque chose comme ça. *1275 âmes*. Elle tendit le bras et deux lumières brèves ponctuées d'un étrange bruit de baiser indiquèrent que c'était là sa voiture, une petite BMW électrique. Comme beaucoup de vrais Parisiens, Delafeuille n'y connaissait rien en automobiles, sujet qui ne l'intéressait absolument pas, mais il ne comprenait pas très bien l'utilité de ce genre de voiture, évidemment pensée pour la ville, dans un lieu aussi isolé. Il se garda bien d'en faire la remarque, ne sachant comment elle le prendrait. Elle l'invita à poser ses bagages sur la banquette arrière, le coffre étant « encombré de tout un tas de choses pour les animaux ».

La voiture démarra dans un silence total, qui le prit au dépourvu. Il n'était pas habitué aux voitures électriques.

– Ah, c'est étonnant. Alors, vous y croyez ?

– Quoi donc ?

– La transition écologique, tout ce dont on nous rebat les oreilles depuis quelques années.

– Oh, Luc et mon fils ont eu cette discussion interminable sur l'impact réel de…

– Oui ?

– Vous en parlerez avec eux, si vous voulez. (Elle rit à nouveau, un rire joyeux, clair, enfantin, si différent des ricanements mondains auxquels il était habitué.) Vous connaissez Luc, c'est une encyclopédie vivante. Il paraît qu'un expert avait prévu la fin des énergies fossiles pour 2015. Et il n'y a jamais eu autant d'essence à disposition, semble-t-il. Mais je la trouve très mignonne, cette voiture. Et puis c'est tellement agréable à conduire.

Ils traversèrent le petit village de Farsac, que Delphine qualifia d'adorable, et qui l'était effectivement, avec ses maisons de pierre ocre aux tuiles carmin. C'était peut-être un peu trop propre à son goût à lui, il trouva que ça avait un petit côté Disneyland. Elle lui montra au passage la cour de l'école, sur laquelle on avait une vue plongeante depuis la petite rue qu'elle emprunta, le village étant sur une butte.

– C'est Tommy, là-bas. L'anorak rouge. Vous le verrez ce soir.

Delafeuille hocha la tête. Il était difficile d'imaginer cette femme avec des enfants, il n'aurait su dire pourquoi. Peut-être parce qu'elle semblait si jeune.

En contrebas coulait la Garonne, et au-delà s'étendaient les champs de vigne, à perte de vue dans la lumière dorée de cette matinée, et Delafeuille fut frappé de l'impression de plénitude qui émanait du décor. Décidément il avait eu raison d'accepter l'invitation de Luc. Il se demanda si lui aussi n'allait pas quitter Paris, un de ces jours.

– Là, c'est mon coiffeur, dit Delphine en montrant une petite boutique blanche et nette comme une clinique, encastrée entre

deux maisons en pierre. Un homme très demandé. Il n'y en a pas d'autre dans un rayon de vingt kilomètres.

Delafeuille était fasciné par ses mains, ses gestes aristocratiques tandis qu'elle désignait tour à tour l'église, le restaurant gastronomique et le club du troisième âge.

– Nous irons bientôt, dit-elle en riant. Je veux dire, au restaurant.

Delafeuille rit aussi, cette fois par politesse. Il n'aimait pas trop penser à son âge.

Moins d'un kilomètre après la sortie du village, elle engagea la voiture dans une route étroite qui indiquait la direction d'un lieu-dit : les Trois Ormes. Quelques propriétés distantes et ombragées se succédèrent. La cinquième était celle de Luc. Delphine prit un bip sur la console centrale et le portail de fer forgé s'écarta à l'approche de la BMW.

– Nous y sommes, dit-elle.

Elle se gara à l'ombre d'un grand arbre qu'il renonça à identifier, à côté d'une autre voiture, un gros pick-up aux marchepieds chromés comme on en voyait dans les films américains. Devant eux des VTT étaient alignés sous un petit abri en bois.

Il mit pied à terre. Il ne découvrait pas vraiment la maison, dont Luc lui avait envoyé des photos par courriel. Mais elle était là dans son contexte, baignée de l'odeur des pins et du chant des oiseaux : une vieille maison de pierre avec un étage, flanquée d'un conduit de cheminée extérieur et d'une extension au design moderniste, mélange savamment orchestré de grandes baies vitrées et de poutres de chêne. Une pelouse soigneusement entretenue, des massifs de fleurs, des cyprès. « Écoute, ce n'est pas la mafia russe, avait dit Luc au téléphone, mais c'est quand même

une jolie petite maison avec piscine. Tu auras ta chambre, et même une entrée indépendante. »

Il chercha la piscine des yeux, ne la vit nulle part, en conclut qu'elle devait être derrière la maison et qu'il y avait donc encore du terrain. Luc faisait partie de ces rares privilégiés qui arrivent à vivre de leur plume, et semblait-il, à en vivre très bien. Rien d'étonnant. Par curiosité, Delafeuille avait regardé où en étaient ses ventes avant de venir. De ce côté-là, tout allait bien, les GfK étaient bons. Il se sentit flatté de faire partie de ses amis, et même d'être suffisamment intime pour qu'on l'invite à passer quelques jours avant l'arrivée de l'automne.

– Je vais vous montrer votre chambre. Luc s'est enfermé dans son cabanon. Il a dit qu'il nous rejoindrait pour l'apéritif. Donc, je ne sais pas, si vous voulez d'abord vous rafraîchir…

Il la suivit à l'intérieur de la maison. Comme il s'y attendait, c'était décoré avec goût. Le salon et la cuisine américaine, meublés avec précision, semblaient tout droit sortis d'un film des années cinquante.

La chambre d'amis était à l'étage, au fond du couloir, à côté de la salle de bains.

– C'est le seul problème, il n'y a qu'une salle de bains. Elle est très grande, très agréable, mais voilà. Nous devons nous la partager. J'ai mis une serviette sur votre lit.

– C'est très aimable. Merci de m'accueillir chez vous.

– C'est un honneur. Donc, c'est bien vous.

Il la regarda, un peu surpris.

– Delafeuille, dit-elle. L'éditeur de fiction.

Il mit un moment à comprendre, puis se détendit soudain.

– Ah, oui. Oui, bien sûr, c'est moi. J'avais oublié cette histoire.

Elle lui sourit.

– Bon. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis sur la terrasse. Derrière la maison, précisa-t-elle.

Elle virevolta sur elle-même et descendit l'escalier en sautillant, à la manière d'une adolescente. Troublé, Delafeuille posa ses bagages, s'assit sur le lit et, sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait, déplia la grande serviette éponge sur ses genoux.

Il soupira. L'éditeur de fiction.

Il n'avait pas envie de vivre ça à nouveau.

Il regarda autour de lui. La chambre, comme le reste de la maison, était élégante et sobre, dans les tons pastel. On avait l'impression de se déplacer à l'intérieur d'une estampe japonaise. Par la fenêtre entrouverte lui parvenaient le silencieux mouvement des arbres et, de loin en loin, le chant étrange et strident d'un oiseau isolé. *L'Oiseau à ressort*, pensa-t-il. Il haussa les épaules. « Est-ce que tu peux arrêter cinq minutes de penser à des livres ? Tu es en vacances… Ou presque. »

Oui, il avait eu raison d'accepter l'invitation. Les derniers mois à Paris avec le port du masque avaient été éprouvants, en tout cas pour lui, et il espérait trouver ici le calme et la verdure, et ma foi, c'est bien ainsi que les choses se présentaient. C'était calme et c'était vert. Et Delphine était charmante.

Pourtant, quelque chose le mettait mal à l'aise.

Il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. C'était absurde. À nouveau, il haussa les épaules. Tout va bien, se dit-il. Ce n'est que moi. Je n'ai pas l'habitude que les choses aillent bien. Cela doit m'angoisser, d'une certaine façon.

La serviette toujours en main, il se dirigea vers la fenêtre,

l'ouvrit en grand. La chambre donnait sur l'arrière de la maison : un petit toit de tuiles qui devait surplomber la terrasse, au-delà la piscine, plus de dix mètres de long semblait-il, le tour en bois de teck brillant comme du métal, plus loin du vert et des arbres, et dans le fond de la propriété, un petit local en pierres apparentes, au toit visiblement refait à neuf, qui ressemblait à un modèle réduit de l'habitation principale et qu'il devina être « le cabanon ».

« Les auteurs à succès se ressemblent tous, pensa-t-il. Une jeune et jolie femme, de dix à quinze ans leur cadette, un petit coin solitaire pour créer pendant qu'elle prépare l'apéro. » Il soupira. « C'est parfois difficile de ne pas les détester. »

Il prit sa trousse de toilette dans le sac de voyage, ainsi que des sous-vêtements propres. Dans le couloir, il croisa un chat tigré, qui leva sur lui un regard inintéressé, en même temps réprobateur, comme font les chats quand ils constatent la présence inopinée d'un intrus dans leur maison. Delafeuille, qui aimait les chats, depuis toujours les compagnons des gens de lettres, ne s'en formalisa pas.

Il passa dans la salle de bains, émit un petit sifflement. À Paris, on appelait ça un appartement.

Il se déshabilla, fut surpris de se voir en pied dans la glace murale, un spectacle auquel il avait fait en sorte d'échapper ces dernières années. Delafeuille n'avait jamais eu une haute opinion de son enveloppe corporelle. Il s'était vu en entier et sous toutes les coutures, pour la première fois lors d'une visite médicale, avant l'entrée au collège, et il en avait été terriblement déçu. Les années avaient passé sans apporter de démenti spectaculaire à cette première prise de contact, et l'âge avec son cortège de petites détériorations progressives avait définitivement clos le

dossier. Delafeuille évitait de penser à son physique. Non qu'il y ait matière à débattre. On n'était pas non plus dans *Elephant Man*. Il était tout simplement un homme ordinaire. Bon, de petite taille. D'accord, qui perdait ses cheveux. Oui, du ventre. Un peu. Qui n'en avait pas, à son âge ?

La réponse était évidente. Luc n'avait pas de ventre. Oui, bon. Il passa dans la cabine de douche.

L'eau chaude fut là immédiatement, avec la pression souhaitée, mettant fin à deux de ses craintes très précises concernant un éventuel séjour à la campagne. La vitre de la cabine s'embua. Il n'arrivait pas à se détendre. Le malaise persistait. La glace murale, qu'il voyait toujours, devenait une surface opaque. *Les miroirs et la copulation sont abominables*… Voyons, qui est l'auteur de cet intéressant parallèle… Borgès ? C'est probablement Borgès. Est-ce que tu peux arrêter cinq minutes ?

Il attrapa la serviette, se frictionna vigoureusement. Ce miroir, pensa-t-il avec une audace qui le stupéfia, ce miroir la connaît, il sait exactement à quoi elle ressemble toute nue.

Il enfouit sa tête dans la serviette, y demeura presque une minute, puis la laissa glisser lentement sur ses clavicules. Son reflet lui souriait gentiment.

« Rêve », prononça-t-il.

Comme il s'apprêtait à redescendre l'escalier, il avisa les deux étagères remplies de livres, un peu plus loin dans le couloir. Incapable de résister, il s'approcha de la plus haute des deux. C'était un réflexe chez lui, pas seulement un réflexe professionnel. Il avait toujours été curieux de ce que les gens lisaient, c'était (à son avis) très révélateur. De leurs centres d'intérêt, de leurs goûts évidemment, de leur bagage culturel, de leur niveau d'éducation, mais aussi de leurs rêves, de leurs frustrations, de leur conception de la vie, de leurs conversations secrètes.

Il s'aperçut qu'il ne connaissait pas Luc aussi bien qu'il le croyait. Il mit un certain temps à retrouver ses titres fétiches, en tout cas ceux qu'il connaissait comme tels : les contes d'Andersen, Henri Michaux. Saroyan, Salter, Selby. Borgès évidemment. Stevenson et Gaston Leroux. Ils étaient perdus au milieu d'auteurs dont il n'avait jamais entendu parler, et dont les noms étaient souvent imprononçables : deux romans d'un nommé Tan Twan Eng, un recueil de László Krasznahorkai. Plusieurs titres de Laura Kasischke, Keigo Higashino, Kenji Miyazawa. Ceux-là, il voyait vaguement qui c'était. Pas beaucoup d'auteurs français, pas

même ses propres titres, ou alors ils étaient ailleurs. Il dormait peut-être avec, pensa-t-il avec un petit ricanement. En tout cas, ce n'était pas là qu'on allait trouver le livre de la rentrée. Luc lisait de préférence des morts, des inconnus, des bridés. Delafeuille fit la grimace. Le livre de la rentrée. Il avait presque oublié. Paris semblait si loin.

Un petit bouddha en plastique, souriant, libre de tout attachement ici-bas, trônait seul sur un rayon vide. Sur le rayon d'à côté, il eut la désagréable surprise de trouver *Le Dernier Thriller norvégien*. Et son préquel, *L'Espion qui venait du livre*. Voilà qui expliquait la remarque de Delphine. Elle les avait lus, naturellement. Il espérait qu'elle n'avait pas pris cela trop au sérieux.

Il la trouva sur la terrasse, comme elle l'avait dit, en compagnie d'un chien. Un beagle de petite taille, qui bondit aussitôt vers lui, se dressa sur ses pattes arrière pour poser ses coussinets couverts de terre sur le pantalon de lin clair qu'il avait choisi avec soin pour la soirée.

– Pablo ! appela Delphine sans le moindre succès.

Delafeuille se pencha en avant, attrapa l'animal par ses grandes oreilles.

– Ne vous inquiétez pas. J'adore les chiens.

Soudain le beagle trouva un nouveau sujet de préoccupation, traversa la terrasse en flèche et bondit dans le jardin. Delafeuille, libre de ses mouvements, s'approcha en époussetant son pantalon, qui par miracle n'avait pas trop souffert.

– Je suis désolée. Je l'avais enfermé dans la réserve pour votre arrivée. Mais au bout d'un moment…

Le beagle courait de droite et de gauche, plaquait sa truffe au sol, repartait de plus belle. Il se mit à cavaler autour de la piscine, les oreilles au vent, sans autre but, semblait-il, que de se dégourdir les pattes. Elle écarta les bras, en un geste fataliste. Il remarqua qu'elle portait des gants de jardin.

– Vous étiez occupée.

– Mes plantes. Je les ai un peu négligées ces derniers jours. Mais j'ai fini. Est-ce qu'un jus de fruit vous ferait plaisir ?

– Ah, volontiers.

Elle retira ses gants, en tirant délicatement sur les doigts, un par un. Delafeuille la regarda faire, fasciné. « Il faut que tu te calmes », pensa-t-il.

– Asseyez-vous. Je vous apporte ça. Jus d'orange ? Pamplemousse ? J'ai aussi du Coca, si vous voulez.

– Jus d'orange, c'est parfait.

Delafeuille prit place à la grande table de jardin, qui était évidemment l'œuvre d'un designer connu, même si lui ne le connaissait pas. Tous les objets dans cette maison avaient été choisis avec beaucoup d'attention, c'était évident même pour lui, qui se considérait comme un béotien en matière de déco. Un autre aurait peut-être su mettre un nom – et un prix – sur tout ce qui participait de cette sensation d'harmonie, présente jusque dans le moindre détail, au point qu'elle en était presque douloureuse.

Delphine était de retour avec le verre de jus d'orange, et un verre plus petit, rempli de glaçons. Delafeuille remercia, engloutit la moitié de son verre d'une seule traite.

– Vous en voulez un autre ? Je vais quand même dire à Luc que vous êtes là.

– N'en faites rien. Vous disiez qu'il nous rejoindrait pour l'apéritif.

– Bien sûr. Mais…

– Vous savez, il y a des années que nous ne nous sommes pas vus. Cela peut attendre encore un peu.

Luc relut ce qu'il venait d'écrire. Il n'était pas satisfait.

Il était conscient que la réussite du livre reposait pour une bonne part sur la description du personnage féminin. De ce côté-là, il était évident qu'il s'en sortait mal, jusqu'ici. En dépit de tout ce à quoi il s'était promis de faire attention, il ne parvenait pas à le faire exister, en tout cas, pas autant qu'il l'aurait voulu.

Il avait tendance à idéaliser les femmes. Malgré ses nombreuses aventures et ses mariages à répétition, il en avait toujours un peu peur. Peur de les toucher, de leur parler, comme au collège. *Comme un collégien*. Peur de leur existence autonome, finalement. Il aurait préféré qu'elles restent des idées. Des idées de femmes. Freud expliquerait ça très bien. En tout cas, là sur la page, on avait une idée de femme, pas encore une femme. Elle peinait à apparaître.

Et d'ailleurs, elle disparaissait assez vite. Chassez le naturel, il revient au galop. Le personnage masculin prenait le dessus, on restait avec lui, et là ça se passait bien, on sentait l'empathie. Il soupira. Les personnages d'une fiction font un peu ce qu'ils veulent, il le savait bien. C'est un phénomène que connaissent

seulement les romanciers, ceux qui s'adonnent à cette activité étrange qui consiste à bercer leurs contemporains d'histoires imaginaires, pour les aider à supporter la réalité. Très vite, les marionnettes créées par le romancier vivent leur propre vie, vont parfois jusqu'à contredire l'intrigue, disent leur propre texte. C'est une vraie difficulté. Les Anglo-Saxons ne parlent pas pour rien de *character-driven plots*. Ce sont bien eux, les personnages, qui conduisent, qui dirigent l'histoire.

C'était d'ailleurs, peut-être, une des raisons pour lesquelles il avait du mal à faire exister la femme. On ne se refait pas. S'il avait du mal, dans la vie, à leur reconnaître leur autonomie, comment pourrait-il les laisser aller librement sur la page ? Question intéressante.

Il se leva, regarda par la fenêtre du cabanon. L'autre pomme était arrivée. Est-ce que c'était une bonne idée de l'avoir invité dans le Sud-Ouest ? Ici, aujourd'hui, dans *ma* vie ? Il était si loin de son univers habituel. Est-ce que ça pouvait fonctionner ?

Et lui-même, devait-il intervenir dans l'intrigue ? Il avait hésité sur ce point. Il hésitait encore. Il se connaissait suffisamment pour savoir qu'il allait avoir envie de se répandre. Il n'était pas meilleur que les autres. Là, pour le coup, on allait très vite tomber dans le *male gaze*. Il allait forcément se laisser aller à une masculinité débridée, d'une façon ou d'une autre, c'est ce qu'ils font tous. Oh, il le ferait intelligemment. Mais quand même.

Il soupira. Il avait conscience d'appartenir à une génération en perdition, qui ne comprenait pas son époque. Il n'y tenait pas plus que ça, d'ailleurs. Pour lui, l'époque avait tort, et c'est lui qui avait raison. Des tas de vieux cons avaient pensé ça avant lui. Pourquoi s'en sortirait-il mieux ?

Lors de son dernier séjour à Paris, il avait signé un contrat avec Playlist Society, la petite boîte branchée qui publiait des bouquins sur le cinéma, la musique, le jeu vidéo. Le jeune homme qui tenait la boîte lui avait cité tout un tas de groupes dont il n'avait jamais entendu parler. Il avait eu l'impression de causer avec Tommy. Un moment de grande solitude. La planète continuait de tourner sans lui.

Delphine avait lâché le beagle, qui sautait dans tous les coins, caracolait autour de la piscine. Et le bus scolaire s'arrêtait devant la maison, libérant Tommy et les autres enfants des Trois Ormes. La vie continuait à l'extérieur.

Il retourna s'asseoir devant le Mac. Encore quelques pages, et il irait rejoindre les autres.